

TROIS RAISONS DE COOPÉRER, ENTRE FRANCE ET RUSSIE, AUTOUR DES SHS

1) Le périmètre des SHS et la confrontation avec les autres sciences

Par sciences humaines et sociales, on entend en général un ensemble de disciplines diverses et hétérogènes, telles que, par exemple, la sociologie, l'économie, l'ethnologie, l'anthropologie, la psychologie, l'histoire, la géographie, la démographie, les sciences politiques, l'archéologie, la linguistique, la communication, voire aussi les sciences administratives ou les sciences de la religion, et encore la philosophie, la critique littéraire ou la théorie du droit.

On peut ainsi constater que les sciences humaines et sociales rassemblent :

1. D'un côté, les sciences traitant de l'humain en tant que personnes et organisations de personnes (histoire, psychanalyse, ethnologie, économie, politique, religion ...) ;
2. De l'autre, les sciences de l'humain, mais qui ne sont pas des « sciences de la terre et de la vie » ni des « sciences et techniques » du domaine des Beaux-Arts.

Mais cette première approche est en elle-même un problème, car elle se révèle non transposable d'une culture scientifique à l'autre, et par conséquent la coopération entre systèmes universitaires appartenant à des cultures scientifiques et intellectuelles différentes sera nécessairement l'occasion d'une remise à plat de la définition et du périmètre des SHS.

Critique de la définition

Il est difficile toutefois de dégager des *caractéristiques et méthodes communes* à toutes les sciences humaines et à elles seules; par conséquent, on peut légitimement se demander si l'étiquette de science humaine désigne bien quelque chose de positif, ou s'il s'agit

simplement d'une étiquette commode pour faciliter sa classification dans les sciences, en les opposant aux sciences dites « dures » ou « exactes » ou « pures » que seraient par exemple la physique, les mathématiques, ou la biologie, dont les sciences humaines se distinguent.

Dans le foisonnement récent des domaines du réel humain, on a pu constater qu'ils n'appartiennent pas nécessairement et exclusivement aux sciences humaines. D'un point de vue, elles concernent des personnes individuelles, elles mêmes concernées par les sciences humaines dans la sociologie urbaine par exemple. D'une autre point de vue, celui des entités de type « mécanisme mou » que sont les sociétés auxquelles on applique la « science de la mécanique », il s'agit de « science appliquée » au service de la technique de gestion de sociétés.

On ne peut pas plus définir précisément une science humaine et sociale par son objet, qui serait la société humaine : en effet, des disciplines telles que la psychologie animale, l'éthologie ou la psychologie évolutionniste sont en général regroupées dans le champ des sciences humaines et sociales. Quand elles décrivent le comportement des animaux, elles tendent en effet à nous apprendre des choses au sujet de nous-mêmes, la conception de ces comportements pouvant influencer sur notre conception de la société, et *vice-versa*.

Le darwinisme social ou la sociobiologie sont l'exemple d'une telle interaction entre ces deux sphères, de même que l'imbrication, chez Kropotkin, d'une théorie anarchiste sur la société et d'une conception de l'entraide et de la coopération comme principes décisifs dans l'évolution (*L'entraide, un facteur de l'évolution*, 1902).

L'expression « sciences humaines et sociales » semble en fait une appellation commode pour le regroupement de domaines qui concernent l'humain, cad ce qui appartient à la science mais qui n'appartient pas aux sciences naturelles du vivant physico-chimique. Elle se fonderait donc sur la distinction entre nature et culture. Cette répartition des sciences a été institutionnalisée par l'université et, en France, par le CNRS (avec l'Institut des sciences humaines et sociales).

Le périmètre de confrontation avec les sciences : à la conquête de nouvelles frontières

Enfin, l'émergence de diverses disciplines ou champs scientifiques, tels que l'éthologie, l'écologie humaine et animale, la psychologie

évolutionniste, les sciences cognitives, de la philosophie de l'esprit jusqu'aux neurosciences, en passant par l'intelligence artificielle, conduit à douter de la séparation stricte entre sciences naturelles et sciences humaines et sociales, dans la mesure où celles-ci rassemblent autour d'un même objet d'étude des disciplines issues de tous ces champs de recherche. Si cela n'entame pas nécessairement la distinction sciences de la nature/sciences humaines et sociales, cela du moins montre, comme l'avait déjà fait la statistique devenue outil fondamental dans le développement des études quantitatives puis de logique de comportement, qu'elles sont obligées de travailler ensemble.

Le vrai problème qui se pose donc aujourd'hui, pour affirmer l'identité collective des sciences humaines et sociales, tient principalement leurs modalités de coopération avec les autres champs du savoir et de la recherche.

Et il semble bien que, de fait, ce soit ce point précisément qui soit le plus sensible aux variations culturelles ; j'observe par exemple que, dans l'espace culturel « occidental » (au moins ouest-européen), autour des « politiques d'innovation » et des « priorités sociétales pour la science », les sciences humaines et sociales trouvent une place en complément des grands programmes scientifiques et technologiques ; certains y voient le « supplément d'âme » de ces programmes ; d'autres un moyen de s'assurer de l' « acceptabilité » sociale des conséquences de la recherche et de l'innovation technologique ; d'autres enfin cantonnent les sciences sociales et humaines au « marketing » de l'innovation.

Rien de tel dans une culture comme la tradition scientifique russe, où les sciences humaines et sociales ont toujours été au cœur de tous les projets de société successifs ; sciences pilotes du politique, de l'organisation sociale, de la répartition du travail scientifique, voire de la formulation des programmes de recherche, tout comme de la spiritualité et de la pensée spéculative, les sciences humaines et sociales ne sont pas en Russie dans ce statut ancillaire qu'elles connaissent en Europe Occidentale.

Rien de tel non plus dans les traditions universitaires occidentales, puisque jusqu'au début du XVIII^e siècle, les sciences faisaient partie des « arts » au même titre que les lettres, la seule différence entre elles consistant en deux manières de fonder l'autorité d'un argument (sur le livre, ou sur les faits observés).

Dans notre propre culture, nous avons connu récemment de nombreuses polémiques qui expriment non seulement ce statut ancillaire, mais plus encore, la volonté de le pérenniser. Pour exemple,

les polémiques autour du statut scientifique, et même de connaissance académique, des « gender studies » issues de la culture américaine : l'idée d'expliquer l'évolution et la situation des mathématiques par le poids des mâles dans cette discipline paraissait en effet parfaitement saugrenue à un universitaire européen. Pour autre exemple encore, la polémique lancée par Sokal et Brickmont contre les SHS qui s'approprient des concepts, des méthodes ou des faits relevant des sciences dures : loin de fustiger seulement de regrettables erreurs ou approximations scientifiques, ces auteurs visaient principalement les sociologues et historiens qui avaient l'audace d'expliquer la découverte de quelques vérités scientifiques par des raisons empruntées à leurs propres disciplines.

Or, nous le savons, ce mouvement d'appropriation semble largement accompli en Russie, et il y semble même naturel, et ce doit être *un premier sujet d'échanges entre nous*.

2) *Les grandes infrastructures de la recherche en SHS*

Une autre idée convenue, concernant les SHS, et au-delà de leur définition, de leur périmètre et de leur expansion vers les autres sciences, tient au fait qu'elles n'utiliseraient pas de grandes infrastructures et de coûteux instruments pour leurs recherches. La généralisation de l'informatique et du traitement de données virtuelles a complètement changé la perspective, et ouvrant la possibilité de très grands équipements numériques propres aux SHS, et en conduisant les communautés scientifiques, en même temps, à s'allier entre elles, y compris au plan international, pour construire, développer, maintenir et exploiter ces grands équipements.

Je ne donnerai que quelques exemples.

Le Très grand équipement ADONIS du CNRS propose par exemple une infrastructure numérique d'accès unifié aux données et documents des Sciences Humaines et Sociales (SHS).

S'appuyant sur les communautés de chercheurs, d'ingénieurs et de techniciens, mais aussi sur les opérateurs des humanités numériques du monde de la recherche et de l'enseignement supérieur, le TGE ADONIS propose un accès unifié aux données et à une interconnexion des

services numériques dans le cadre du développement de l'e-science dans les SHS (numérisation, archivage pérenne, expérimentations technologiques, mise en ligne de sources et corpus, édition électronique, etc.)

De tels TGE disposent de plusieurs moteurs de recherche, d'interconnexions de systèmes de données, d'intégration de services (annonces scientifiques, géo-localisation de données, transformation automatisée de masse de données, gestionnaires de méta-données, archivage pérenne, hébergement de données, réseaux sociaux). A terme, ces TGE visent à :

- ▶ Mettre en place la mémoire vivante de la recherche en SHS et à la rendre accessible au plus grand nombre.
- ▶ Placer les données et documents des SHS dans le Web de données, la prochaine évolution du Web permettant une meilleure mise à disposition, relation et échange de données brutes de/pour la recherche scientifique.
- ▶ Initier un processus pour améliorer l'exposition, la mise à disposition des données et les projets collaboratifs des communautés (chercheurs, documentalistes, bibliothécaires, ingénieurs en humanités numériques, informaticiens).
- ▶ Développer l'interconnexion des données et des services au travers de la notion de grille offrant des outils, méthodes, espaces pour les données mutualisées et virtualisées tout en respectant les contraintes d'accès sécurisé.

Le projet PROGEDO, plus spécialisé, consiste en un dispositif d'aide à la production de données quantitatives pour l'économie, la sociologie, la démographie, les sciences politiques, le droit, la géographie et l'histoire.

PROGEDO participe à des missions de collecte, de diffusion, de promotion, d'aide à la production et de préservation d'un vaste ensemble de données quantitatives pour les sciences de l'homme et de la société. Ainsi, il assure un accès contrôlé aux différentes données issues de la Statistique publique, des enquêtes et recherches répondant à des objectifs scientifiques et des sondages d'instituts privés. Il permet la production d'enquêtes de sciences sociales notamment sur des grandes cohortes ou des enquêtes européennes ou internationales à visée comparative.

PROGEDO est un centre de données destiné à jouer un rôle majeur au niveau international. Sont concernées l'ensemble des disciplines des sciences humaines et sociales utilisant les données quantitatives.

Le projet Corpus pour les SHS est encore un TGE qui peut et doit être partagé et interconnecté au plan international, notamment avec la Russie.

En facilitant la mise en relation de documents hétérogènes (images, sons et textes) et en permettant le traitement (aujourd’hui souvent automatisé) de grands volumes de données, les technologies de l’information et de la communication participent à l’élaboration de nouveaux instruments scientifiques et rendent possible la construction d’importants corpus susceptibles d’être exploités par de très larges communautés. Pour ce faire, ces corpus doivent répondre à un certain nombre de critères qui concernent tant le volet technique (archivage pérenne notamment) que documentaire (indexation).

L’organisation de ce TGI repose sur la mise en relation de sous-ensembles définis en référence à des disciplines. Actuellement, sont directement impliquées dans le projet, en France : linguistique, lettres, langues et communication, anthropologie, archéologie, histoire, apprentissage et éducation, épistémologie et histoire des sciences. L’hypothèse sous-jacente est que ces corpus disciplinaires, souvent ouverts, vont se constituer dans l’ensemble des disciplines soit par réunion d’initiatives dispersées, soit en réponse à l’initiative d’opérateurs publics français, européens ou internationaux. La mise en correspondance des infrastructures au plan international est un point central de la démarche que nous esquissons ici.

Le propre des infrastructures SHS est leur structure en réseau international : ce sont des e-infrastructures partagées. Les infrastructures sont à la fois le reflet de communautés existantes ou en cours de constitution et un facteur de structuration de réseaux ou de pôles de recherche, au plan européen ou international.

3) Les SHS peuvent-elles déterminer des priorités thématiques et stratégiques ?

Puisque je me suis donné comme tâche de pourchasser les idées reçues à propos des SHS, et de les soumettre à la perspective de notre coopération, il en est une troisième, du moins en France, qui a la vie dure : il serait impossible de définir des priorités scientifiques en SHS, les priorités sociétales étant principalement orientées par la nécessité de développer l’innovation de

haute technologie, qui serait seule en mesure d'assurer un avenir aux sociétés post-industrielles, menacées par la mondialisation et les délocalisations d'activités moins exigeantes en matière de qualification scientifique et technologique.

Mais l'actualité de la mondialisation, justement, a profondément remis en cause cette idée reçue : la dissémination des conflits, la montée des intégrismes et des pratiques terroristes, les aventures boursières et les aléas économiques, en même temps que les inquiétudes en matière de développement durable et d'exploitation des ressources naturelles, mettent au premier plan les questions de civilisation, de responsabilité collective, de régulation économique et politique et de confrontation entre cultures, religions et modèles de société.

En France, on peut considérer que l'Agence Nationale de la Recherche a été la première à affronter concrètement cette idée reçue, en programmant systématiquement des appels d'offres thématiques pour les SHS, fondés sur une large consultation des communautés scientifiques. Auparavant, que ce soit au Ministère ou au CNRS, des thèmes étaient affichés, mais de manière erratique, et sans programmation concertée.

Pour illustration, je voudrais en citer quelques uns

- Concepts Systèmes et Outils pour la Sécurité Globale
- Risques Naturels : Compréhension et Maîtrise
- Apprentissages, connaissances et société
- Conflits, guerre(s), violence
- Corpus et outils de la recherche en sciences humaines et sociales
- Enfants et enfance
- Entreprises et formes d'organisation économique. Enjeux, mutations et permanences
- Formes et mutations de la communication : processus, compétences, usages
- Gouverner et administrer
- La création : acteurs, objets, contextes
- Les Suds, aujourd'hui
- Villes durables
- Vulnérabilité : milieux, climat et sociétés
- Sciences, technologies et savoirs en sociétés. Enjeux actuels, questions historiques
- Vulnérabilités : à l'articulation du sanitaire et du social
- Programme Systèmes complexes et modélisation mathématique

Je voudrais pour finir en évoquer un dernier, qui nous réunit tous, et qui fonde l'hypothèse d'un possible dialogue entre cultures. Je veux parler de la mémoire culturelle et collective. Depuis la fin du vingtième siècle, les problématiques mémorielles occupent dans le débat public une place

centrale. Les historiens, les ethnologues et les anthropologues ont depuis longtemps développé des questionnements sur les rapports entre les « lieux de mémoire », les constructions identitaires, les usages politiques de l'histoire, son écriture et ses réécritures. Sociologues et politologues se sont emparés de ces thématiques aiguisées par la transformation des régimes communistes en Russie et en Europe de l'Est, par les tensions entre constructions nationales et mondialisation, et par la relecture de l'expérience coloniale. Façonné par la quête des origines et l'interprétation sélective des temps longs de l'histoire, le monde présent porte aussi l'empreinte des tragédies du siècle dernier : nazisme et shoah, partitions et massacres, guerres et apartheid. Pouvoirs établis, mouvements contestataires ou collectivités dominées, les acteurs multiplient les usages de la mémoire pour stimuler les mobilisations contemporaines, ou restent prisonniers d'un « passé qui ne passe pas ».

Voilà un autre sujet de débat et de choix : quelles thématiques pourrions-nous partager, autour des SHS, qui donneraient à notre plateforme de coopération la dimension de civilisation et les aspirations humanistes qui nous rassemblent ?